

Cinéma

Tsahal,
de Claude Lanzmann

Jean-Claude
Pons

A la fin de la première partie de *Tsahal*, la plus longue, trois heures, on reste quelque peu sidéré par ce que l'on vient de voir et d'entendre. En suivant le guide (enthousiaste) on a pu admirer une fois de plus une armée redoutablement efficace, formidable dans tous les sens du terme, entendre des militaires parfaitement convaincus de leur bon droit et si pétris de la conviction qu'Israël est menacé de toutes parts qu'ils semblent juger superflus de nommer précisément les ennemis dont ils parlent. Il faut attendre presque une heure pour que les mots « Syriens » et « Égyptiens » sortent de leur bouche (ou que le monteur se décide à les en faire sortir...), et bien davantage encore pour que les Palestiniens aient droit de cité.

Ce qui est surprenant dans cette première partie, l'équivalent d'un très long métrage, n'est donc pas son originalité. C'est qu'elle soit le produit d'un intellectuel français, directeur d'une revue prestigieuse qui, en son temps, celui de Sartre il est vrai, consacra un énorme et superbe numéro au conflit israélo-arabe. Qu'un tel homme puisse prendre à ce point le parti d'Israël et de son armée, sans aucune nuance et sans faire *une seule fois* mention, durant trois longues heures, des Palestiniens, il y a de quoi être surpris. Bien sûr, les deux dernières rectifient le tir – si j'ose dire – ou, en tout cas, *semblent* le rectifier. Il n'empêche que, fleurant l'intimidation à plein nez, la première pose si vigoureusement et si uniformément l'ensemble du sujet qu'elle met ainsi en place une sorte de verrouillage de la seconde, comme s'il s'agissait de clouer le bec une fois pour toutes à tous ceux pour qui le rôle prééminent (et envahissant...) de *Tsahal* ne va plus forcément de soi.

Dans ces trois premières heures, constituées par les témoignages de militaires qui ont participé aux différentes guerres d'Israël ou de ceux qui se préparent, sait-on jamais, à la suivante, on peut noter qu'il n'est pratiquement question que de la guerre du Kippour, c'est-à-dire celle qui, pendant quelques jours, a mis l'existence d'Israël en danger, celle donc où beaucoup d'Israéliens sont morts. Ces deux faits traumatisants, s'ils

peuvent expliquer pourquoi les Israéliens interrogés s'attachent essentiellement à raconter cette guerre-là, ne sont peut-être pas une raison suffisante pour qu'un intellectuel français, lui, n'ait pas vraiment cherché à se faire raconter les autres, en particulier celle du Liban. A moins qu'il n'ait coupé au montage ? Passons.

Tout cela, cependant, pourrait être passionnant. Et ne l'est pas. C'est même franchement ennuyeux tant l'aspect hagiographique est trop immédiatement sensible, le projet trop clairement truqué. Il s'agit pour Lanzmann – et on ne peut guère en douter devant l'insistance, par exemple, qu'il met à demander à ses interlocuteurs-s'ils ont eu peur, vulgairement peur, normalement peur – de convaincre les spectateurs de son film que les soldats israéliens sont des hommes qui souffrent ou tremblent sous la mitraille et qui, par conséquent, ne sauraient être des brutes ou des machines à tuer. Anges, à la limite (voir le jeune officier, élève pilote, un peu gêné semble-t-il devant la sympathie débordante que lui témoigne le cinéaste), mais pas exterminateurs. Et à la réflexion, sont-ils même des agresseurs ? Ne défendent-ils pas légitimement leur terre, leurs droits, leurs familles ? S'ils prennent les armes, c'est pour se défendre ; et c'est aussi pour se défendre, bien évidemment, qu'ils passent à l'offensive.

Rusé Lanzmann ! En même temps qu'il s'extasie devant cette merveilleuse et exceptionnelle machine de guerre qu'est Tsahal, la froide détermination de ses stratèges, le génie de ceux qui conçoivent son matériel et l'ingéniosité de ce matériel lui-même, il ne cesse de souligner le caractère très humain, très ordinaire, très comme-vous-et-moi de ceux qui la composent. Un tel procédé devient franchement malhonnête lorsque, sous l'apparence d'une représentation objective, on cherche ainsi à camoufler les autres aspects de la réalité montrée pour n'en faire état que trois heures plus tard, en l'occurrence lorsque Tsahal, l'armée, aura été assez solidement campée (verrouillée) pour ne plus faire question – c'est du moins ce qu'on semble espérer. Procédé

d'autant plus malhonnête que le signataire de cette démonstration est un intellectuel de haut vol, le directeur d'une revue prestigieuse, l'auteur d'un des plus extraordinaires et des plus indispensables films de l'histoire du cinéma. Le spectateur qui va voir *Tsahal* – et Lanzmann ne pourra pas objecter qu'il n'y peut rien – va aussi voir le film de l'auteur de *Shoah*, celui à qui la compassion n'a pas interdit de bâtir une rigoureuse analyse intellectuelle, celui que la souffrance et l'horreur vécues par les siens n'a pas aveuglé. Sa traque du détail dix heures durant était à chaque instant justifiée, passionnante, sa nécessité, évidente. Dans *Tsahal*, la même méthode tatillonne et cruelle, le label Lanzmann en quelque sorte, soit n'est que poudre aux yeux (« Vous avez eu peur ? »), soit lui fait friser le ridicule (quand il reprend, par exemple, le mot d'un militaire qui vient de dire que la trouille lui faisait comme des papillons dans le ventre – « Des papillons... » répète Lanzmann après un silence lourd de réflexion) ou bien l'odieux (quand, dans la seconde partie, il suggère, sympa, à un Palestinien très pauvre de commencer par faire moins d'enfants).

La première partie, nous ramenant à l'heureuse époque du sionisme fondateur, vise donc insidieusement, par sa forme propre et sa place dans l'ensemble du film, à laisser entendre qu'Israël (sous entendu : le peuple juif) est seul face à l'hostilité du monde entier, et pas seulement des Arabes – les Palestiniens, eux, étant quantité négligeable. C'est ainsi que *Tsahal*, le film, cherche à poser Tsahal, la chose, comme une nécessité absolue. Et c'est peu dire que cette nécessité fait loi : Israël et Tsahal, ensemble, en sont le produit ontologique, l'entité qu'on ne saurait contester sans contester en même temps le peuple juif tout entier et la terrible catastrophe qui l'a frappé dans les années 40.

La plupart des militaires interrogés évoquent en effet l'Holocauste. Tous ou presque y ont perdu leurs parents. Qui pourrait leur reprocher cette évocation et, à Lanzmann, de nous la faire entendre ? Personne. Mais on est en droit de déplorer non seulement qu'il reprenne à son compte l'argument de l'Holocauste pour

justifier l'armée israélienne (et pas seulement Israël), mais qu'il ait réalisé un film dans la première partie duquel, en ne montrant et ne faisant entendre que des militaires pour qui Tsahal est une réponse canonique à l'Holocauste, il a recouvert celui-ci du blindage de celle-là avant de se risquer à affronter les véritables adversaires d'Israël – autre procédé malhonnête, et lâche qui plus est. Ne s'agirait-il pas, une fois de plus, d'enfouir le fait colonial israélien originel en même temps que les Palestiniens ? Car, de fil en aiguille, sa thèse en viendrait même à signifier à ceux-ci que Tsahal ne les a *jamais* concernés !

La deuxième partie, pourtant, se coltine à l'épineux problème de ceux qui, comment dire, n'étaient pas là ou sont là sans jamais y avoir été. Mais on notera que cette question est abordée surtout sous l'angle de Gaza et de l'Intifada ; que, par ailleurs, la guerre contre les Palestiniens de l'OLP n'est évoquée qu'à travers un raid (raconté par deux officiers, dont Ehud Barak) visant des « terroristes » à Beyrouth. La lutte palestinienne contre Israël, cette lutte âpre, déterminée, organisée et menée par le Fath et Yasser Arafat (qui, je crois bien, n'est pas nommé une seule fois en cinq heures, ou alors seulement en passant vite), n'a pas les honneurs du champ de bataille. Ces chars magnifiques qui fascinent Lanzmann jusqu'à l'extase (pourquoi pas ?) n'ont pas été conçus pour repousser de vulgaires coupeurs de fils de fer barbelés ou, plus tard, les lanceurs de pierres mais pour protéger « *les trois millions d'Israéliens face aux dix millions d'Arabes de la seule ville du Caire* » (c'est ce que dit l'un des militaires filmés, non pour désigner précisément l'agressivité des Cairotes mais pour donner une idée de l'insécurité où se trouve Israël). Certes, le film s'intitule *Tsahal*, et comme les Palestiniens n'ont pas été des ennemis en bonne et due forme, se battant sous l'uniforme d'un Etat dument constitué, les militaires israéliens interrogés considèrent-ils peut-être qu'ils sont en droit de les ignorer... Mais à supposer qu'il en soit ainsi, Lanzmann est-il en droit de ne pas interroger ce silence comme il sait si bien le faire quand il s'agit de

papillons ? En bute à l'hostilité du monde entier (même à celle des Etats-Unis ?), Israël et Tsahal n'ont peut-être pas été inquiétés par l'*Organisation de libération de la Palestine* ? Les gens de cette organisation ne sont peut-être absolument pour rien dans la guerre du Kippour tant évoquée ? Autant de questions que Lanzmann ne pose pas, préférant enjambrer l'Histoire (enfin, une partie de l'Histoire) et sauter de plain-pied dans Gaza et l'Intifada. Ça tombe bien : Tsahal, en gros, ne veut plus y être cantonnée dans des opérations de maintien de l'ordre. Et Gaza, tout compte fait, ne présente pas un intérêt majeur pour Israël. Après avoir filmé et monté son film de telle sorte que l'*Organisation de libération de la Palestine* n'apparaisse qu'en filigrane derrière l'Intifada gaziote, Lanzmann peut alors, mais alors seulement, se permettre d'être impartial et, dans une longue séquence qui n'est pas à l'honneur d'Israël, ne rien nous laisser ignorer de l'humiliation faite aux Palestiniens qui veulent traverser le pont Allenby ; il peut, de la même manière, donner la parole à des intellectuels israéliens contestataires, David Grossman, Uri Avigdor, Amoz Oz...

Tsahal, le film, ne va certes pas dans le sens de l'Histoire, c'est-à-dire de la paix. On sent qu'il est tout aussi difficile à Lanzmann d'accepter la « reconnaissance mutuelle » que cela le fut à Rabin quand il dut serrer la main d'Arafat dans les jardins de la Maison Blanche... Pas la moindre générosité, rien que l'obsession permanente de persister à nier coûte que coûte l'existence historique des Palestiniens.

Le film, à ce qu'il paraît, a été plutôt fraîchement accueilli par les dirigeants et officiers israéliens. C'est peut-être bon signe, ou simplement l'avertissement lancé à Lanzmann, dans cette période délicate où l'état-major a fait publiquement la paix mais où il entend peut-être continuer la guerre souterrainement et par d'autres moyens, qu'il ne faut pas être plus royaliste que le roi, c'est-à-dire plus militariste que le général en chef.

Décembre 1994